

Dans le bois, sous les feuilles

Les feuilles se balancent doucement au-dessus d'elle, agitées par le vent. La lumière du soleil vacille, se cache, reparait, l'éblouissant parfois. Elle sent la moiteur de la terre contre son dos, l'humidité des feuilles qui collent à sa peau. C'est doux.

Je ne vais pas me lever pour l'instant. Cette feuille sur ma joue... je ne vais pas l'enlever tout de suite. Le vent la chassera peut-être. Non, je vais me reposer encore un peu. Je vais rester là, tranquillement allongée. Cette course dans les bois m'a épuisée.

Elle entend le bruissement du vent dans les arbres. Léger le plus souvent, régulier, puis soufflant soudain en une bourrasque qui affole la forêt, l'agite violemment. Alors elle n'entend plus les oiseaux. Mais dès que le vent tombe, les chants reprennent, s'appellent, se répondent. Un animal semble ramper à sa gauche. Est-ce son souffle qu'elle sent sur sa main? Non, elle ne va pas bouger, elle n'a pas peur. Elle n'a jamais eu peur dans la forêt. La forêt a toujours été une amie, une source de joie. Elle fait partie de ses plus anciens souvenirs.

D'abord, il y eut les pique-niques en famille, la couverture déployée dans une clairière, le poulet saisi à pleine main, les légumes saupoudrés de sel qui craquent sous la dent. Les cerises qu'on pendait aux oreilles avant de les avaler en oubliant parfois de cracher le noyau. Après le repas, papa se couchait contre un arbre, pour une sieste, et maman venait se serrer contre lui. Avec Carole, elles jouaient à chat ou à cache-cache, elles couraient, riaient, criaient, et papa bougonnait qu'il aurait bien aimé un peu de calme. Alors elles l'assaillaient, grimpaient sur lui, le chatouillaient, jusqu'à ce que, vaincu, il renonce à sa sieste et se mêle à leurs jeux. Elles ramassaient des feuilles et des fleurs pour un projet d'herbier oublié dès qu'on montait dans la voiture où la récolte végétale était retrouvée desséchée dans le coffre des semaines plus tard, lorsqu'on l'ouvrait pour charger la glacière du pique-nique suivant.

Elle sent la chaleur du soleil sur son visage. Elle entend les insectes qui bourdonnent, qui s'agitent autour d'elle. Elle les voit tournoyer dans le soleil, volutes mouvantes soumises aux caprices du vent. Qu'il est grand cet arbre qui

s'élançait au-dessus d'elle. Un oiseau s'est posé sur une branche. Il se tourne d'un côté, de l'autre, lance un cri, se fige, et reprend son vol.

Plus tard, elle y avait campé avec les copains de colo. On montait les tentes en rond, on y déballait le sac de couchage, on calait le sac à dos au fond de la tente, avec les réserves de sucreries à portée de main. On allait ramasser du petit bois et des feuilles séchées pour le feu de camp. Après la tambouille de saucisses et de haricots, on lavait la vaisselle, on jouait et chantait autour du feu jusqu'à la tombée de la nuit. On rentrait s'allonger sur les sacs de couchage en attendant que les monos épuisés s'endorment. Ça ne prenait pas longtemps. Alors on se faufilait dans les tentes voisines. On s'arrêtait un instant dans le noir pour humer les odeurs de la nuit. On entendait le bois craquer sous la course des lièvres, le frottement des hérissons sur les mousses, le hullement des oiseaux de nuit. On parvenait à se serrer à dix dans des tentes conçues pour dormir à deux. Les yeux brillants, le plaisir décuplé par le sentiment de braver un interdit, on jouait au jeu de la vérité, le temps de faire avouer aux amoureux trop timides leur inclination. Dans le noir, à la lumière des lampes de poche, tout pouvait être dit. D'ailleurs, les inclinations changeaient d'objet plusieurs fois au cours des vacances, et les cœurs gravés dans les arbres rassemblaient toutes les combinaisons d'initiales possibles à partir des prénoms des deux douzaines d'enfants présents. Plus tard dans la nuit, quand même les animaux nocturnes, repus, s'assoupissaient d'un oeil, c'était l'heure de se faire peur. On conviait les sorcières et les loups sous la tente, on chuchotait des histoires d'ogres, de dragons, et il y avait toujours un petit malin pour vous saisir brutalement l'épaule en poussant un grand cri. La frayeur passée, on éclatait de rire et un mono apparaissait soudain dans l'ouverture de la tente en grondant « qu'est-ce que c'est que ce bordel ! Tout le monde au lit, vous avez vu l'heure ? ». On était bien content de pouvoir sortir de la tente sous la présence rassurante d'un adulte, on avait beau ne plus croire aux sorcières, les ombres tordues qui se découpaient sous la lumière blafarde de la lune ressemblaient fort à d'immenses mains griffues prêtes à vous saisir par le col.

On dirait qu'il pleut maintenant. Il n'y a plus de soleil qui filtre à travers le toit de branches, et la forêt bruisse du glissement des gouttes sur les feuilles. Mais elle ne sent pas la pluie sur son corps couvert de feuilles. Tout juste quelques

gouttes parfois qui traversent l'épaisse couverture végétale pour s'écraser sur son front. Les oiseaux se sont tus, occupés peut-être à chercher un abri ou à lisser leurs plumes mouillées. Puis le soleil reparait. C'était juste une averse. L'odeur des feuilles macérées atteint ses narines. Elle la hume, en emplissant ses poumons. Se souvient d'autres odeurs, d'autres forêts.

Lorsqu'elle avait grandi, le territoire forestier avait grandi avec elle. Elle était passée des forêts de chênes et de bouleaux aux forêts de séquoias, de bambous grinçants, aux forêts tropicales parcourues sac au dos, pataugas aux pieds et parfois machette à la main.

Il y avait eu le premier voyage en amoureux avec Paul, dans les parcs naturels américains, où l'on pouvait entrer à deux dans le tronc fendu d'un séquoia géant. Lever la tête donnait le vertige, la cime des arbres semblait si lointaine, tout au bout de ces longues tiges rouges. Les animaux aussi avaient changé de taille. Pour éloigner les ours mal léchés alléchés par l'odeur du casse-croûte, ils avaient marché au son des clochettes attachées aux lanières du sac à dos. Une fois, ils s'étaient perdus dans cette nature pourtant bien balisée par des amoncellements de cailloux qui semblaient l'œuvre d'un sculpteur paysagiste. Ils avaient terminé la randonnée à la lampe de poche, de quoi alimenter les conversations autour des photos à leur retour. Sur le coup, la peur des ours les avait empêchés de savourer cette mésaventure. Le soir, dans un camping de luxe, ils s'étaient endormis serrés l'un contre l'autre sur des lits de camp moelleux dans un bungalow dont Davy Crockett n'aurait pas rougi. Les biches, habituées aux visiteurs, venaient les saluer jusqu'au seuil de leur porte.

La lumière a changé. Le soleil est moins chaud. La forêt exhale des senteurs de fleurs fanées et de moisissures. La terre semble plus humide, plus froide. Elle frissonne. Elle devrait rentrer maintenant. Paul va s'inquiéter. Mais elle est si fatiguée, son corps est si lourd. Elle va se reposer encore un peu.

Avant la naissance de Chloé, ils avaient fait un grand voyage en Amérique Latine, et là encore, la forêt était du voyage. Et quelle forêt ! Accompagnés d'un guide, un indien Guarani, ils avaient fait une incursion dans l'immensité amazonienne. Il ouvrait la route, parfois à coup de machettes, lorsque les lianes emmêlées bloquaient le passage. De petits singes les accompagnaient, sautant d'arbre en arbre, s'arrêtant pour les dévisager avec curiosité. A leurs piaillements

qui semblaient les interpeller répondaient des froissements d'ailes, des cris aigus, des battements sourds, des chants modulés, toute une vie qui leur parvenait à travers des sons, tandis que leur regard, cherchant vainement à en identifier l'origine, se perdait dans la luxuriance de fleurs, de baies, de fruits multicolores. Le guide tentait d'ordonner pour eux cette nature foisonnante en leur désignant chaque herbe médicinale par son nom latin, « this one is for headache, this one is for stomach pain, this one is for good sleep... ». « This one is only for men », avait-il ajouté en clignant de l'œil vers Paul qui avait ri de bon cœur. Pas un être vivant de cette immense réserve animale et végétale ne semblait lui être inconnu. Pour le repas, il avait extrait de son sac et fait griller ce qu'elle avait d'abord pris pour de petites saucisses blanches, qui étaient en réalité d'énormes larves qu'elle avait bien dû goûter pour ne pas l'offenser. Au retour vers le fleuve, il leur avait montré des serpents glissant comme des lianes le long des arbres. Ils avaient rejoint la pirogue sous un déluge tropical et avaient passé la traversée de retour à écoper l'eau qui s'accumulait au fond de la barque.

On dirait que la nuit tombe maintenant. Un hululement régulier la salue. Des brindilles craquent sous les pattes de petits animaux. L'air est immobile, en attente.

Depuis, ils ont moins voyagé, ils attendent que les enfants soient plus grands pour reprendre l'exploration des forêts de la planète. Il y en a encore tant qu'elle aimerait voir, sentir, entendre.

En attendant, c'est elle maintenant qui prépare le poulet rôti et les légumes croquants pour le pique-nique du dimanche. Paul n'est pas du genre à faire la sieste. Il apprend aux enfants à monter des cabanes, et il essaie de les convaincre de ne pas cueillir de fleurs « que vous allez de toute façon laisser se dessécher dans la voiture ». Oui, la forêt est restée très présente dans leur vie. D'ailleurs, ils essaient d'y faire leur jogging tous les week-ends, ensemble quand ils le peuvent. Ce matin, Paul avait la flemme, il n'a pas voulu l'accompagner. C'est dommage, la lumière était si belle.

Elle est fatiguée, la lumière a encore baissé. Elle va se lever bientôt, mais là, elle va dormir un peu. Elle ferme les yeux, son corps dénudé blotti au creux de la terre. Son cœur et son souffle ralentissent. Le sang a cessé de s'écouler de la plaie béante qui barre le sommet de son crâne. C'est étrange, elle entend des

chiens aboyer au loin. Et aussi des voix. On dirait qu'ils se rapprochent. On dirait toute une meute. On dirait même qu'il y en a un qui s'est couché à côté d'elle et qui pleure doucement en lui léchant la main.